Document généré le 19 avr. 2024 09:00

Québec français

Les romanciers de la désespérance

Aurélien Boivin et Cécile Dubé

Numéro 89, printemps 1993

Littérature : génération nouvelle

URI : https://id.erudit.org/iderudit/44612ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Boivin, A. & Dubé, C. (1993). Les romanciers de la désespérance. *Québec français*, (89), 97–99.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LES ROMANCIERS DE LA DÉSESPÉRANCE

AURÉLIEN BOIVIN AVEC LA COLLABORATION DE CÉCILE DUBÉ

Depuis l'avènement des romans psychologiques publiés au début des années cinquante, jamais la littérature québécoise n'a été si sombre, si pessimiste. Il suffit de parcourir quelques œuvres récentes,

PHOTO : JOSÉE LAMBERT

dont la plupart des romans de la collection « Romanichels », chez XYZ, pour s'en convaincre. Les thèmes exploités sont à peu près les mêmes : la solitude, l'errance, la désespérance, l'incapacité de rejoindre l'autre, la douleur de vivre..., autant de sujets abordés sans détour et qui débouchent invariablement sur la folie, la déchéance ou la mort, une mort désirée, par soi ou par d'autres, comme la fin de tous les maux et de tous les mots. Les personnages se ressemblent : admirateurs de Jack Kerouac et du grand rêve américain, consommateurs d'amour (ou de sexe ?) à la sauvette, aux goûts de bière et de drogues, ils sont incapables de grandes passions. En fait, qu'ils se nomment Vautour (*Vautour* de Christian Mistral), la grosse fille amoureuse d'un homme qui ne lui rend rien (*l'Hiver de pluie* de Lise Tremblay), l'immigrante désabusée (*Soigne ta chute* de Flora Balzano), Vincent ou Paul ou Pietr, les trois « co-loques » obsédés par Dorianne, la femme vampire (*Ces spectres agités* de Louis Hamelin), ils expriment tous à leur façon leur désarroi, leurs angoisses, leur désespoir, bref, un même mal de vivre.

La plupart de ces romans se déroulent à Montréal, dans un même quadrilatère formé par les rues Sherbrooke ou Ontario et Sainte-Catherine, d'une part, Saint-Laurent ou Saint-Denis et De Lorimier, d'autre part. Les personnages arpentent les artères de cette ville comme de véritables désœuvrés, de tavernes en bars, de bistrots enfumés en appartements sales et mal famés dont ils sont familiers, à la recherche de leur propre visage. Jamais on a tant marché dans le roman québécois, depuis l'évocation des vrais coureurs de bois des romans de Léo-Paul Desrosiers et de Louis Caron, depuis l'arrivée au Chenal du Moine du Survenant de Germaine Guèvremont et les longues et incessantes quêtes de Rose-Anna Lacasse dans Saint-Henri à la recherche de logements, de quelques « bonheur [s] d'occasion ». Sauf que, dans les romans récents, on ne s'arrête plus à l'église pour se reposer, telles Rose-Anna, la mère Plouffe ou Louise Genest. On y entre plutôt, comme le Polonais mésadapté Pietr, pour y admirer

PHOTO : ROBERT LALIBERTÉ

les jeunes filles, à la grand-messe dominicale, et ainsi donner libre cours à quelques rêves... Les autres fréquentent des bars où ils tentent de noyer leurs peines, leurs angoisses, d'oublier leur désespérance, à défaut d'y trouver l'âme sœur. Quand ils n'ont pas l'argent pour consommer dans ces endroits souvent sordides, ils se contentent de quelques bouteilles de vin au goût douteux ou de

PHOTO : LES PAPARAZZI

vulgaires bières, achetées dans quelques « dépanneurs » tout aussi miteux que l'appartement qu'ils partagent à plusieurs.

Dans ces romans, le temps et l'espace se perdent dans une sorte de bien-être qui se caractérise par une absence totale d'univers social. On est bien loin du Plateau Mont-Royal. Le bien-être social est la raison de vivre de ces personnages souvent marginaux, qui, pour la plupart, — et c'est une autre caractéristique —, s'essaient, sinon à la littérature, du moins à l'écriture, et rêvent de devenir écrivains petits bourgeois, à tout le moins de se dire, même si, il faut l'avouer, certains n'ont pas grand chose à dire. Car, dans ces romans des années quatre-vingt-dix, l'intrigue est reléguée au second rang :

elle est même parfois fort ténue. Les romanciers préfèrent plutôt créer des œuvres d'atmosphère, d'où les émotions ne sont pas absentes.

L'Hiver de pluie
ou la fille aux adidas

L'Hiver de pluie de Lise Tremblay se déroule essentiellement à Québec, contrairement aux autres romans de la collection, et exploite le grand désarroi d'une jeune femme qui passe son temps à chercher, dans la Haute-Ville, un homme qui voudra bien l'écouter, entendre son cri de désespoir. Dans ce roman de l'incommunicabilité, de l'échec, les personnages, aux prises avec une solitude qui pèse, « marchent pour donner un sens à leur vie » (p. 20), mais ne se rencontrent jamais. L'univers dans lequel évolue cette femme est à l'image de son désarroi : il est pauvre, sale, peuplé de jeunes défavorisés qui ont perdu confiance. La narratrice, désabusée, aux prises avec les difficultés inhérentes à l'écriture, — le choix des mots simples et le ton intimiste traduisent bien ce désespoir de vivre qui fait l'objet du roman — n'ose même pas poster les lettres inachevées, qu'elle adresse à l'être aimé. Elle éprouve le sentiment de vivre « dans un pays où on assassine les mots à force de redite, où on les épuise, un pays de peu de mots » (p. 106). Jean-Louis, cet apprenti écrivain qu'elle aimerait bien, est un vrai parasite incapable d'amour. Son appartement, situé dans la Haute-Ville, est à l'abandon (p. 11). Et, en ce drôle d'hiver sans neige, il fait froid, tout comme dans le cœur de la plupart des personnages qui se cherchent, incapables de se réchauffer, de communiquer avec l'autre, Les hommes sont avares de caresses, embrassent sans ardeur les femmes qu'ils se plaisent « à monter », pour leur propre plaisir. Contrairement aux héros pleins de tendresse du *Cœur de la baleine bleue* de Jacques Poulin, auquel pourtant la narratrice se rattache souvent, ceux de Lise Tremblay sèment la terreur autour d'eux. Leur attitude empêche les autres de vivre.

Vautour ou la présence
désespérante de la mort

Même évocation du quotidien banal, même drame déroutant, dans *Vautour* de Christian Mistral, qui avait tenté, dans *Vamp*, son premier roman, de décrire sa propre génération, désillusionnée, désespérée. Le narrateur, encore une fois Mistral lui-même, jeune écrivain paumé qui n'a pas encore connu la gloire de la publication, tente de se mieux faire connaître en évoquant, dans la troisième partie, sa propre venue à l'écriture et en rappelant quelques-unes de ses frasques dans le Montréal littéraire de la jeune génération de la revue *Taxi* (tout le monde a reconnu *Stop*) où se côtoient « d'hystériques héros fin-de-millénaire », écrivains et amis du jeune auteur.

Vautour raconte l'amitié du narrateur pour Guy Vautour, un jeune homme avec qui il partage son existence pendant environ quatre mois. Ce musicien, paumé comme lui, gratte sa guitare et s'essaie à la composition de chansons, tout en rêvant de jouer un jour à Madison Square Garden de New York.

Vautour aborde la mort de plein front. Mistral laisse libre cours à ses émotions et parvient, non sans talent, à traduire « les espaces vides que laisse la grande faucheuse » (Maurice Segura). Son héros, mort à 27 ans, est un marginal illuminé, condamné, lui qui, depuis sa naissance, avait au cœur, un trou gros comme une pièce de dix sous. Ce qui ne l'empêche pas de vouloir participer au grand rêve américain, qui s'estompe avec la mort de cet être sympathique mais démuni, voire minable dans son désœuvrement. Le récit se transforme alors en hommage mais aussi en une chronique contemporaine, traduisant ainsi le profond désespoir du narrateur.

Les personnages, brillants clochards dont les réflexions n'ont rien d'encyclopédiques, sont animés d'une sorte de philosophie de la vie, une philosophie du « fast-food » existentiel qui les confronte sans cesse au vide. Ils posent donc ouvertement le problème de la tragédie humaine, de l'art, de la création, de l'homme, en définitive. Tout cela est raconté dans un étonnant, voire un bouleversant réalisme. Il est presque impossible, malgré la minceur de l'intrigue, de ne pas succomber au charme de ces *bums* célestes.

Soigne ta chute
ou la découverte de l'Amérique

Les personnages sont mal dans leur peau. Les raisons sont nombreuses : sans travail, bien souvent, ils sentent qu'ils font partie d'une génération de sacrifiés. Ils doivent donc se contenter de peu. La situation s'aggrave si, en plus, on est étranger. Dans cette perspective, il faut (re)lire le petit roman, qui est plus une succession de nouvelles, de Flora Balzano, dont l'héroïne, comme elle sans doute, est « née d'un père moitié italien moitié espagnol et d'une mère moitié polonaise moitié corse, en Algérie, pendant la guerre » (p. 35). Elle a de la difficulté à endurer sa mère, une ancienne hippie, et à s'adapter à ce nouveau « pays des géants », d'où elle se sent exclue. Elle n'obtient pas le rôle d'une infirmière dans un film, en raison de son accent, différent ce celui des « native », dirait Galarneau. Elle déplore le fait qu'elle ne sera jamais considérée comme Québécoise, comme une fille de souche (p. 36). Comme immigrante, elle se considère souvent comme une laissé-pour-compte (p. 36).

La narratrice aborde encore les problèmes de la drogue, de la dépendance, de l'autonomie, de la nécessité d'oublier, de l'envie de mourir, de la difficulté à rencontrer l'autre, même sa propre mère qu'elle hait tout comme la famille. Il faut dire que la narratrice n'a pas été gâtée depuis son enfance malheureuse et son mariage est loin d'avoir contribué à lui faire aimer les hommes. Car, ainsi qu'elle l'avoue au cours de son récit : « Il n'y pas de communication possible entre les hommes et moi » (p. 90). La femme chez Flora Balzano ne se fait plus d'illusions ; elle sombre dans la désespérance : « Je ne veux plus jamais qu'on m'aime » ou encore « Je voudrais que ma pierre tombale soit conçue comme un gratteux : Merci d'avoir participé. Meilleure chance la prochaine fois » (p. 120).

Avec *Soigne ta chute*, Flora Balzano traduit les angoisses existentielles de plusieurs femmes (l'immigrante, la toxicomane, la fillette maltraitée, abusée par sa mère, la femme abandonnée) qui laissent le lecteur saisi. Surtout que l'auteure joue avec la langue et les mots, manie l'ironie avec art et est capable d'humour. Elle insiste sur les relations qui existent entre les parents (la mère surtout ici) et les enfants, des relations plus que difficiles, mauvaises, impossibles même parce que

mal entretenues dès la naisance. D'ailleurs, dans les autres romans de la collection, ces rapports ne sont presque jamais évoqués. Bien plus, les relations entre les personnages sont, on l'a vu, pratiquement vouées à l'échec.

Ces spectres agités ou l'impossible rapport à l'autre

Absence complète de relations, de communications, d'amour, dans *Ces spectres agités* de Louis Hamelin, qui, dans *la Rage* (1988), s'était essayé à exprimer le désespoir et les angoisses de sa propre génération de diplômés chômeurs ratés. Il poursuit son interrogation dans son deuxième roman où la femme est perçue, sous les traits de Dorianne, comme une alcoolique dépravée, une vamp à plaisirs qui marche irrémédiablement vers la mort. Elle est là pour s'autodétruire et détruire son entourage. Son alcoolisme l'amène à refuser l'exclusivité en amour et à collectionner les partenaires dans son lit comme elle collectionne les bouteilles de vin. Elle détourne Pierre de son projet d'écriture, puis Vincent, qui la suit dans ses interminables descentes aux enfers, presque à chaque nuit, et retarde la rédaction de son roman. Sans parler des ravages qu'elle cause dans le cerveau dérangé de Pietr. Les personnages de *Ces spectres agitées* sont incapables d'amour. Pierre se définit comme « un marathonien du matelas » (p. 69) et ne pense qu'à se satisfaire. Vincent déplore ne pas avoir « l'ombre de cette aptitude décisive qu'est la capacité d'aimer pour vrai » (p. 65). Quant à Pietr, son mutisme exaspérant éclate dans la troisième partie : il passe aux actes pour éliminer Dorianne.

La mort est encore au rendez-vous, qui guette sa proie, telle un spectre qui s'agite. Elle était d'ailleurs à prévoir dans la schizophrénie de Pietr et dans les déguisements d'au moins deux des invités à la fête de l'Halloween. Dans l'attitude de Dorianne aussi, « l'enfer de Vincent » (p. 243). La constante ivresse de cette femme, véritable loque humaine qui dort par terre comme un chien, brise ses rapports avec les autres, éloigne les deux copains Pierre et Vincent, et détruit son propre corps, de plus en plus laid. Elle n'est plus une femme, elle a perdu son individualité, elle est devenue un monstre, une vampire.

Encore ici, le luxe est absent. Les appartements ou ce qui en tient lieu, sont sales, les chambres, minables, telle celle de Dorianne que décrit ainsi Vincent lors d'une visite (p. 218). On n'est pas loin de la chambre sordide de Ti-Jean, le cassé de Jacques Renaud.

La ville est à l'avenant, surtout la rue Ontario, cette « bonne vieille rue des vrais vieux freaks de Montréal, [...] rue ontologique par excellence, l'artère des grands sinistres existentiels » et toutes ces rues environnantes où croupissent des démunis. Il faut lire la longue description qu'il fait de ces pauvres désespérés, sans avenir qui marchent indubitablement vers la mort (p. 55-57), pour bien comprendre la déchéance qui guette les personnages, tout comme celle qui est dépeinte dans *Cowboy*, son dernier roman. C'est cette même déchéance, celle d'un professeur d'université anéanti, ruiné dans son corps et dans son âme, que décrit André Vanasse, dans *Avenue De Lorimier* (*cf. Québec français*, n° 88, automne 1992, p. 21).

Conclusion

Au terme de ce (trop) rapide survol où il aurait encore fallu apporter quelques nuances, force nous est de remarquer que les romanciers de XYZ, comme d'autres de la jeune génération, sont les descendants directs de ces coureurs de bois qui ont arpenté l'Amérique à la recherche de leur identité, de leur gagne-pain aussi. Les personnages qu'ils mettent en scène, et qui leur ressemblent comme des frères jumeaux, dans plusieurs cas, arpentent, eux, les artères de Montréal ou de Québec, et cherchent un sens à leur existence, dans un espace où ils se sentent presque inutiles. Dans cet univers, ils ont amplement le temps de rêver de démesure. Vautour rêve de conquérir New York, Vincent, d'écrire rien de moins que « le Grand Roman Québécois », sans doute celui qu'il nous est donné de lire, alors que Pierre, avec qui il partagé le même appartement, travaille à la rédaction d'une nouvelle dont il nous fournit le canevas mais qu'il n'écrira pas ; pas plus que Pietr ne nous donnera « le grand livre de la Pologne de Solidarité » (p. 48). Jean-François (*l'Hiver de pluie*) aimerait, comme tout bon prof. universitaire, rédiger un texte percutant qui lui permettrait d'espérer une vie moins minable. L'héroïne de Flora Balzano (*Soigne ta chute*) espère être enfin aimée dans ce monde où l'immigrante, l'étrangère a perdu ses illusions. À moins que ces jeunes se cherchent aussi un pays, autre que celui que leur ont légué leurs ancêtres ? Se souviennent-ils seulement qu'ils ont déjà eu des ancêtres, eux qui ne semblent pas avoir de parents.

BIBLIOGRAPHIE

BALZANO, Flora, *Soigne ta chute. Roman*, [Montréal], XYZ éditeur, [1992], 119[3] p. (« Romanichels poche »).

HAMELIN, Louis, *Ces spectres agités. Roman*, [Montréal], XYZ éditeur, [et] Paris, Flammarion, [1991], 282 p. (« Romanichels »).

—, *Cowboy. Roman*, [Montréal], XYZ éditeur, [1992], 417[2] p. (« Romanichels »).

MISTRAL, Christian, *Vautour. Roman*, [Montréal], XYZ éditeur, [1990], 154[1] p. (« Romanichels poche »).

TREMBLAY, Lise, *l'Hiver de pluie. Roman*, [Montréal], XYZ éditeur, [1990], 108 p. (« Romanichels »).

VANASSE, André, *Avenue De Lorimier. Roman*, [Montréal], XYZ éditeur, [1992], 207[1] p. (« Romanichels »).